

## variétés

# Moi, j'aime "Moi, ma maman m'aime"

"MOI, MA MAMAN M'AIME", revue écrite et interprétée par Yvon Deschamps, Pauline Julien, Louise Forestier et Gilbert Chénier. Musique de Jacques Perron, mise en scène de Jean-Pierre Ronfard, décors de Germain. Au Théâtre du Canada de Terre des Hommes, à 3:00 et à 7:30, du lundi au dimanche. Jusqu'au 10 août.

par René HOMIER-ROY

Il fallait leur régler leur compte. Et si les auteurs de "Moi, ma maman m'aime" sont parfois passés un peu vite sur certains aspects du matriarcat, s'ils en ont escamoté des bouts, l'image traditionnelle de la mère n'en sort pas moins un peu éprouvée de l'aventure. Si le public qui assiste à cette étonnante revue est un peu jeune, tant mieux : en voilà quelques centaines qui au moins auront été prévenus !

"Moi, ma maman m'aime", le titre l'indique assez clairement, c'est une sorte de satire assez virulente contre, non pas la maternité, mais plutôt les mères abusives, les femmes envahissantes. Toute la première partie du spectacle est consacrée à ce thème unique, alors que la seconde partie est faite de chansons et de monologues qui sont davantage axés sur des problèmes plus vastes (Yvon Deschamps parle du bonheur, Louise Forestier de la douceur de vivre, Gilbert Chénier de "l'Homme gros" qui finit par absorber le monde). Mais toute l'action se déroule dans un décor unique, sans interruption ni coupures véritables.

La première chose qu'on voit, justement, c'est ce décor qui occupe la scène bien avant les interprètes, et étonne un public bien plus fabricant de pop art qu'observateur de culture populaire. Ce décor, c'est un gigantesque hot-dog de matière plastique, un énorme hamburger et quelques frites assez grosses (individuellement) pour servir de divan à trois ou quatre personnes (dont l'imposant Gilbert Chénier). C'est devant, sur et autour de ces objets que se déroule toute la revue, alors que le hamburger devient balcon, que les frites forment les murs d'une cellule, que le hot-dog sert de scène. Et avant que n'entrent les interprètes, on saurait, rien qu'à voir le décor et sans rien connaître du titre ou du contenu du spectacle qui va suivre, qu'il sera là-dans question des gens de chez nous et des gestes qui, drôles ou tragiques, forment leur quotidien. A ce titre, les objets-décors de Germain atteignent leur but, qui est de créer une ambiance physique qui colle à la réalité des personnages et de l'action.

Les textes, qui ont été écrits en collaboration par les interprètes (une bourse avait d'ailleurs été accordée à Pauline Julien pour monter un spectacle de ce genre, et rarement bourse fut-elle aussi évidemment bien employée), racontent de petites histoires qui, avec souvent une belle méchanceté, soulignent les obsessions et les psychoses de nos moumans. Comme par exemple la hantise — locale — de la pureté-à-tout-prix, elle du respect de la mère, et aussi cette étonnante "transmission des pouvoirs" de mère en belle-fille. Entre les sketches, des chansons dont la plupart sont tirées du hit-parade des mères (comme par exemple "Ne fais jamais pleurer ta mère" et "la Légende des flots bleus", que les quatre comédiens interprè-

tent à la manière d'un barber-shop quartet ou sur des airs de valse musettes), et aussi quelques liens écrits spécialement pour la revue.

En passant, il faut souligner l'excellent travail qu'a fait Jacques Perron, d'abord comme auteur de la musique, puis comme directeur du petit ensemble qui accompagne les chanteurs et exécute les liens musicaux. C'est à la fois vivant, original et parfaitement adapté à l'esprit général du spectacle.

Quant à la distribution, il faudrait être de mauvaise foi pour ne pas admettre son excellence et reconnaître que chacun des interprètes remplit parfaitement son rôle. (Je ferais une seule restriction, peut-être, pour les chansons qu'interprète Pauline Julien et qui, même si elles sont magnifiques, ne s'intègrent pas vraiment à l'ensemble de l'oeuvre avec autant de bonheur que les divers autres éléments.) Car pour une fois, ce sont de véritables comédiens-chanteurs qui jouent et qui chantent, alors que nous avons longtemps été habitués, hélas ! à des comédiens s'efforçant de chanter et à des chanteurs essayant en vain de jouer la comédie. Ce seul détail (auquel il faut bien ajouter que ces comédiens-chanteurs sont excellents) donne à la production un rythme qui ne se dément jamais, et un air professionnel trop rarement affiché.

Quant à la deuxième partie

du spectacle, qui constitue une sorte de mini-récital des quatre vedettes, elle ne révèle rien malgré l'excellence de sa composition: Louise Forestier s'y montre aussi forte que d'habitude; Yvon Deschamps, avec un nouveau monologue, prouve que son personnage n'a pas fini de nous étonner et que de moins en moins il nous fera rire; Gilbert Chénier récite avec beaucoup d'intensité un effrayant monologue; et Pauline Julien, dont j'ai dit plus haut que ses chansons me semblent moins bien s'intégrer que les autres au spectacle, les interprète bien malgré qu'elle n'était pas, hier après-midi, au meilleur de sa forme (vocale).

C'est donc là un spectacle étonnant, et qui devrait être repris quelque part la saison prochaine: il est très difficile d'avoir des places au Théâtre du Canada (il faut le plus souvent attendre dehors pendant une heure, et tout le monde n'en a pas toujours le temps). Mais, je le répète, c'est là un spectacle qui malgré ses défauts — le principal étant de ne pas aller vraiment jusqu'au bout du problème, mais il fallait bien commencer quelque part — apporte à cette nouvelle manière qui s'appelle, en français comme en anglais, un "show", une matière extrêmement vivante, et tout au moins aussi valable que ce qui s'est fait jusqu'ici dans ce domaine neuf et encore assez peu exploité.